

Amma

contacts



**Margareth Thatcher, la Dame de fer
Aide et Soins à Domicile
Maladies et malades dans les mémoires
de Saint-Simon**

Bulletin bimestriel de l'association
des médecins Alumni de
l'Université catholique de Louvain

P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

100 Janvier - Février





La femme prend sa place Margaret Hilda Thatcher

(1925-2013)

« La Dame de fer » (1979-1990)

René Krémer

Ama contacts

N°100 Janvier - Février 2017

SOMMAIRE

- 2 La femme prend sa place :
Margaret Hilda Thatcher
(1925-2013)
René Krémer**
- 6 Aide et Soins à Domicile
Louis-Marie Piret**
- 7 Maladies et malades dans
les mémoires de Saint-Simon
(1694-1755)
René Krémer**
- 12 Ils étaient médecins : Ernst
Jünger (1895-1998)
René Krémer**

« La bouche de Marilyn et le regard de Caligula. » (François Mitterrand)

JEUNESSE ET FAMILLE

Margaret a vu le jour à Grantham dans le Lincoln-Shire. Son père tenait une épicerie. Travailleur et économe, membre du parti conservateur, il devint maire du village jusqu'à ce que le parti travailliste remporte les élections. Margaret, imprégnée par le méthodisme de son père, a suivi une éducation rigoureuse et variée. Elle confie « *Nous étions méthodistes, aimant l'ordre, la précision et la rigueur : l'homme doit travailler dur* ». Les activités et les discours de son père lui font connaître la politique. En 1943, elle est admise au collège de l'université pour des cours de chimie, en 1964, elle étudie la cristallographie, obtient une licence de chimie et devient la présidente de l'*Oxford University Conservative Association* (association des étudiants conservateurs). En 1945, elle rencontre pour la première fois la base du parti conservateur britannique, à Blackpool. 4 ans plus tard, elle est nommée conservatrice dans le Kent.

SES IDÉES POLITIQUES

Déjà bien arrêtées, elles expliqueront ses futurs électeurs selon leurs opinions : religion rigoureuse, politique conservatrice et libérale, opposition à l'URSS, proximité des USA, Europe libre-échangiste, impôts indirects ? Elle souhaitait des grévistes peu actifs. De telles idées pouvaient évidemment aggraver le chômage et la différence entre pauvres et riches.

En 1950, elle tente de se faire élire députée contre le parti travailliste de Dorf-ford : elle échoue deux fois, tout en privant le parti travailliste de sept mille voix. Elle avait dit dans son discours : « *Notre politique n'est pas fondée sur la jalousie ou sur la haine, mais sur la liberté individuelle de l'homme ou de la femme. Nous ne voulons pas interdire le succès et la réussite, mais encourager le dynamisme et l'initiative. En 1940, ce n'est pas l'appel au nationalisme qui a poussé notre pays*

COMITÉ DE RÉDACTION :

Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

ÉDITEUR RESPONSABLE :

René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :

Coralie Gennuso

ADRESSE DE CONTACT :

AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte B1.52.15
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71 - Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://sites-final.uclouvain.be/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Nous appliquons la nouvelle orthographe, grâce au logiciel Recto-Verso développé par les linguistes informaticiens du Centre de traitement automatique du langage de l'UCL (CENTAL).

GRAPHISME :

A.M. Couvreur

COUVERTURE : Margareth Thatcher examinant les troupes aux Bermudes.

à combattre le totalitarisme, mais l'appel à la liberté. »

De 1950 à 1953, elle consacre son temps libre à des études juridiques. En 1951, elle épouse Denis Thatcher, un divorcé, qui lui donnera deux jumeaux, Mark et Carol, et lui assurera une aisance financière. Elle abandonne le catholicisme pour l'anglicanisme, sans doute par intérêt politique, et se spécialise en droit fiscal.

En 1959, elle entre à la Chambre des communes, qu'elle ne quittera pas avant 32 ans.

SITUATION PEU BRILLANTE DE LA GRANDE BRETAGNE

À la fin des années septante, c'est l'inflation sans croissance ; le chômage et les grèves obligeaient l'état à mendier le Fonds monétaire international (FMI)

Dès 1961, elle est nommée sous-secrétaire du Ministre des retraites et de l'assurance sociale. Elle estime que son parti ne favorise pas suffisamment la liberté d'entreprendre et qu'une femme travailleuse est mal payée. Selon le Gardian, « Une nouvelle étoile est née : elle paraissait capable de mettre tout le monde à la retraite et de faire leur travail ». Une première proposition de loi est adoptée.

Elle est pourtant obligée de quitter ses fonctions lorsque le parti libéral gagne les élections. De 1964 à 1970, elle devient porte-parole du parti Tory à la Chambre des communes. Elle y annoncera sa politique future, dont certaines lois sont à l'encontre de son parti, comme la dépénalisation de l'homosexualité masculine, la légalisation de l'avortement et le rétablissement de la peine de mort. Elle considère que le parti travailliste est très proche du communisme.

Réélue en 1966, elle rejoint le cabinet conservateur d'Edward Heath. Elle passe successivement du Ministère de l'énergie à celui des transports et ensuite à l'éducation nationale : elle préparait son travail futur.

Lors des élections de 1970, les conservateurs l'emportent au niveau national : les 11.000 voix de Margaret lui assurent un poste de Ministre de l'éducation et des sciences. Elle voudrait prolonger les écoles sélectives et spécialisées : le premier ministre s'y oppose. Elle supprime la gratuité du lait chez les enfants de 7 à 11 ans. À l'approche des élections, sans doute pour avoir plus de chance d'être réélue, elle renonce à la politique libérale et propose la scolarité obligatoire jusqu'à seize ans, une multiplication des crèches et une rénovation des écoles primaires. Elle investit même dans le Centre européen de recherche nucléaire (CERN).

En 1975, après un court échec, elle est nommée Mi-

nistre des logements et des transports et vice-présidente du Centre des études politiques. Le gouvernement Heath a perdu le contrôle de la politique monétaire et ses revirements auxquels elle a participé, on parle du « malade de l'Europe ». Elle estime que il ne faut plus obéir aux syndicats. Elle prend la tête du parti Tory, après avoir mené campagne auprès des députés. Son but est de ramener son parti au pouvoir.

Ses discours n'épargnent pas les communistes : « Ils veulent dominer le monde sans soigner leur population. » Elle participe à la création de l'Union démocratique européenne, avec l'accord de Gerald Ford, Valéry Giscard d'Estaing, Indira Gandhi et Golda Meir. Son agence de publicité, Saatchi et Saatchi, imprime des affiches représentant une file de chômeurs. De 1978 à 1979, Margaret lutte contre le chômage technique, les fermetures d'écoles, les malades mal soignés.

« Quelques syndicats défient le peuple britannique, écrit-elle, les malades, les vieux et les enfants. Je suis prête à me battre contre ceux qui défient les lois de ce pays. Ce sont les Tories qui doivent prendre sur leurs épaules les responsabilités que ce gouvernement ne peut assumer. »

En 1979, une motion de censure de Margaret dissout le gouvernement. Les Tories reviennent au pouvoir avec Thatcher, comme Premier ministre.

MINISTRE DU ROYAUME-UNI (1979-1990)

Elle entend renforcer son autorité et assainir l'économie en réduisant la dépense publique, ce que les pays d'Europe font actuellement avec plus ou moins de vigueur. Elle diminue l'inflation, et augmente les taux d'intérêt. Au second mandat, ce sont des privations et une réduction du pouvoir des syndicats. Lors du troisième mandat, elle décide l'augmentation de la livre sterling, la réforme des impôts, le paiement du tunnel sous la manche par l'épargne privée, la privatisation des chemins de fer et surtout la « poll tax », un impôt très impopulaire qui provoquera son départ.

QUELQUES AUTRES ACTIONS, PLUS OU MOINS POSITIVES

Syndicalisme

La volonté de Thatcher de supprimer les charbonnages non rentables déclenche une très longue grève. Elle en viendra à bout, par une loi supprimant le « close op » qui empêchait les non syndiqués de participer aux votes pour la poursuite de la grève.

Le problème Irlandais

Il y a eu beaucoup de disputes entre l'Irlande, et la grande Bretagne et l'Ulster : assassinats, grèves de la

faim, batailles. Thatcher s'est montrée inflexible vis-à-vis de prisonniers irlandais, membres de l'Ira (Irish republican Army) qui faisaient la grève de la faim pour être considérés comme des prisonniers politiques. Une dizaine d'entre eux se sont laissés mourir, malgré des pétitions du monde entier. Par ailleurs, des attentats irlandais ont visé Hyde Park et Regent Street en 1982, puis Harrods en 1983, faisant respectivement 23 et 9 morts. En octobre 1984, une bombe explose au Grand Hôtel de Brighton, où se tenait le congrès annuel du Parti conservateur. Margaret Thatcher, son mari et plusieurs membres du gouvernement échappent de justesse à la mort. Il y a cinq morts et de nombreux blessés. La salle de bain de Thatcher est détruite, mais pas son bureau, ni la chambre où dormait son mari. En 1987, un nouvel attentat de l'IRA cause onze morts.



Facade du Grand Hôtel de Brighton après l'explosion

À la suite de discussions longues et difficiles, un accord est passé entre la République d'Irlande et le Royaume-Uni, le 15 novembre 1985. La « dimension irlandaise » est reconnue par le gouvernement Thatcher à la condition que le calme persiste. Mais les violences ne cesseront pas.

Guerre des Malouines 1982

En 1982, l'Argentine, sous régime de dictature militaire envahit deux archipels dans l'Atlantique Sud : les Falkland et la Géorgie du Sud, possessions britanniques depuis 1832. Thatcher voit l'occasion de renforcer l'unité nationale et de rendre à son pays une grandeur qu'il avait perdue.

Ces îles minuscules sont proches des côtes argentine, mais n'ont pas d'intérêts économiques ni stratégiques. Pour les Anglais, ce n'est que le rêve d'une colonie perdue, dont l'ONU cherche une solution amiable. Des ferrailleurs Argentins hissent leur drapeau sur une petite île inoccupée. Un bateau anglais, « L'Endurance » n'est pas loin ; Thatcher ordonne aux matelots de déloger les ferrailleurs. Après hésitation, elle proclame que « *les Falkland et leur dépendance sont des territoires britanniques qui doivent être libérés ; car ils appartiennent à la couronne. Le mode de vie de la population est britannique* ». Il faut vaincre un dictateur comme en 1940. 100 bateaux, 40 avions et 26000 militaires sont envoyés aussitôt dans ce lointain, que certains anglais ne connaissaient même pas. Les Américains suggèrent la négociation. Margaret Thatcher ne bronche pas.

Les Îles Falkland sont reprises après trois semaines, non sans dégâts, ni victimes.

Le patriotisme anglais augmente la popularité de Thatcher et favorise son élection au second mandat. Le Chili en est très heureux, et Thatcher remerciera le général Pinochet, qui lui a prêté des radars. Elle lui écrira plus tard une lettre honteuse : « *Je suis bien consciente que vous êtes celui qui a amené la démocratie au Chili, vous avez établi une constitution appropriée à la démocratie, vous l'avez mise en œuvre, des élections ont été tenues, et enfin, conformément aux résultats, vous avez quitté le pouvoir.* » Incroyable mensonge. Selon l'écrivain chilien Ariel Dorfman, «cette affirmation est aussi absurde que si l'on disait que Thatcher a apporté le socialisme à la Grande-Bretagne' ».

L'attitude de la France fut curieuse : d'une part Mitterrand décida l'embargo des armes, d'autre part, il permit l'utilisation d'un missile « exocet » français, en essai en Argentine, qui coula un HMS Sheffield britannique. Un journaliste anglais a écrit que « les français avaient toujours pratiqué la duplicité ». On peut trouver dans l'histoire de tels échanges désagréables entre français et anglais.



carcasse en feu du HMS Sheffield

La BBC s'est montrée imperméable à la propagande de la guerre des Malouine, comme à celles du Golfe et d'Irak.

Le seul résultat utile fut la chute de la dictature militaire en Argentine.

Immigration

Le Royaume-Uni connaît en 1970 une vague croissante d'immigration à la suite de ce qu'on a appelé les chocs pétroliers des années 70. Ces immigrés venaient surtout des anciennes colonies : Caraïbes, Pakistan, Afghanistan et Inde. Des problèmes sociaux apparaissent dans des quartiers considérés comme des ghettos ethniques, particulièrement touchés par le chômage. Dans les années 80, des mouvements racistes et antisémites s'en prennent aux immigrés, un peu comme actuellement. En 1981, le Parlement adopte le British Nationality Act 1981. Cette loi redéfinit les types de citoyennetés : nationaux, d'outre-mer et de territoires dépendants, et réduit l'accès au droit du sol, interdisant notamment l'obtention de la citoyenneté par simple mariage.

En Europe, Thatcher se bat pour obtenir une partie de l'argent versé au budget de la Commission européenne (I want my money back).

Elle est finalement affaiblie par un impôt dit « poll tax », une taxe demandée à chaque habitant adulte sur sa maison. Elle sera abolie après le départ de Thatcher.

Elle accueille l'ex-dictateur chilien Augusto Pinochet, sous le coup de poursuites judiciaires.

CONCLUSION

Il est difficile de juger le comportement de Madame Thatcher.

Dans son excellent livre, Jean Louis Thiérot déclare «*qu'elle est paragon de toutes les vertus, vue de droite : la dame de fer a su rendre son pays au marché, tordre le coup aux syndicats et redonner des couleurs à l'Union Jack. Vu de gauche, elle entraîne toutes les angoisses et hostilités possibles.*»

Deux journaux français célèbres ont une opinion très différente, selon leurs idées politiques :

- Journal Le monde :

Thatcher refuse les compromis sur le conservatisme social, le libéralisme économique, les idées de grandeur de son pays, et se méfie des avis de l'élite, qui le lui rend bien d'ailleurs. Elle fait baisser les impôts, les dépenses publiques, musèle les syndicats et rétablit le prestige de l'ancien empire. Elle ne s'occupe

pas de ses enfants. Le garçon Mark a toujours raison et doit s'exiler aux USA pour un coup d'état manqué. La fille Carol est dévoyée et raciste. Le mari est contre la fin de l'apartheid en Afrique du sud, plus à droite que sa femme et alcoolique. Elle résiste aux irlandais et les laisse mourir, tout en admirant leur courage. Elle estime que la guerre est glorieuse, semblable à 1940. Reagan était son ami.

La « poll tax » sur les propriétaires de maison lui fait perdre sa place.



Margaret Thatcher et Ronald Reagan en promenade au château de Windsor en 1982

- Le Figaro :

Elle est de la taille de Kipling et de Churchill. Elle comprend par instinct ce que beaucoup de femmes ne comprennent pas. Ses analyses sont laborieuses. Elle a une claire vision du bien et du mal. Ses formules marquent les esprits. Elle ne touche pas à l'assurance sociale ni au service de santé. Sa grande œuvre lui a permis d'être réélue deux fois.

Aide et Soins à Domicile

Marie SIEGO

Se lever, se laver, déjeuner, sortir faire quelques courses, repasser, préparer le repas, aspirer la maison, ... Des actions banales de la vie courante qui peuvent se révéler difficiles en cas de maladie, de perte d'autonomie.

Dès les premiers signes de perte d'autonomie chez un parent vieillissant, l'entourage proche s'organise et l'aide commence par de petits services rendus de bon cœur. Par contre, face à une personne plus jeune qui connaît un accident de vie brutal entraînant la dépendance, l'aide s'impose d'emblée comme massive et continue.

C'est pour ces raisons que des services comme le nôtre existent, précise Louis-Marie PIRET, administrateur délégué de Aide & Soins à Domicile Hainaut Oriental. Face à une perte d'autonomie, rapide ou progressive, nous sommes le relais et le partenaire de l'aidant proche qui peut vite s'épuiser face à l'évolution ou l'ampleur de la dépendance.

« Faire appel à un service d'aide familiale est une solution, un relais pour le proche aidant, afin qu'il puisse se ménager. »

Une aide précieuse ponctuelle ou continue

La demande d'aide peut être ponctuelle, en cas d'hospitalisation par exemple. Les semaines de convalescence sont souvent l'occasion pour les familles de faire appel à un service d'aide.

L'aide familiale assiste les familles et les personnes dépendantes en journée, en soirée et si une présence continue s'avère nécessaire, une garde malade peut venir également assurer une présence de nuit.

Aide ou soin ?

Aider les personnes à vivre chez elles, nécessite des collaborations pour soigner et aider aux tâches quotidiennes. La garde malade et l'aide familiale n'assurent pas les soins médicaux, toutefois, elles peuvent surveiller la prise de médicament prescrits par un médecin et préparé par la famille ou l'infirmière. Elles aident à garder un minimum de vie sociale. Sortir du domicile pour des courses ou un loisir, c'est aussi prendre soin de la personne !

« Papa a toujours voulu vieillir chez lui... »

Respecter le souhait d'un parent ou d'un conjoint est possible grâce à l'intervention de tous ses métiers du domicile qui peuvent assurer soins, présence et soutien presque permanents.

Chaque situation est unique et peut aussi évoluer, c'est pourquoi une visite par une coordinatrice est proposée au domicile pour évaluer les besoins et les

attentes. La visite est gratuite et n'engage à rien.

« Nous associons toujours le médecin traitant et l'entourage pour optimiser le bien-être » précise Louis-Marie PIRET. *« Nous collaborons avec un nombre important de partenaires locaux. Dans un esprit ouvert, nous informons sur les services d'aide et de soins et laissons le libre choix des prestataires qui interviendront au domicile. »*

Professionnalisme d'équipe

Chaque bénéficiaire doit parcourir un lent chemin d'acceptation de sa situation. Avec la dépendance qui s'installe, la vie n'est plus la même. Voir différents professionnels défiler et s'adapter à eux s'avère parfois compliqué.

Parfois certains bénéficiaires et patients émettent quelques critiques, car ils souhaiteraient que ce soit une seule personne qui s'occupe d'eux, mais proposer une approche pluridisciplinaire, c'est proposer une approche qui organise une prise en charge de plusieurs besoins par des experts de ces besoins.

C'est un travail de collaboration, l'aide à domicile (aide familiale, aide-ménagère ou garde malade) peut signaler à l'infirmière, la famille ou le médecin traitant, toute anomalie sur l'état de santé.

« Être informé permet d'assurer une aide de meilleure qualité. »

Dans les situations où l'on retrouve plusieurs intervenants, un cahier de liaison est mis en place. C'est un outil précieux, une source d'informations. Chacun, professionnel ou non, est invité à utiliser ce carnet en toute discrétion, en y inscrivant ce qu'il a pu observer, vivre, apporter comme aide à la personne.

Il arrive qu'une aide familiale remarque que les factures et les loyers du bénéficiaires ne sont plus payés, qu'il a du mal à répondre aux demandes administratives, que des personnes malveillantes abusent de sa générosité ... l'aide à domicile peut aussi être le premier relais pour donner l'alerte en cas de manquements. Maillon proche du bénéficiaire, l'aide familiale est parfois à l'initiative d'une demande de mise sous administration de biens.

Le vieillissement de la population et démence

Il n'est pas rare aujourd'hui, du fait de l'allongement de la durée de vie, de voir deux générations vivre sous le même toit, avec une personne de 95 ans et un enfant de 70 ans qui a un problème de démence par exemple.

D'autres métiers, spécialisés dans la maladie d'Alzheimer par exemple, ont vu le jour et viennent également proposer une solution de répit. L'expérience

pilote menée au sein de Aide & Soins à Domicile en partenariat avec la Mutualité chrétienne ne répond certes pas à tous les besoins des personnes touchées par la maladie d'Alzheimer et de leurs proches mais constitue déjà un soutien non négligeable.

« Il est impératif de pouvoir proposer qualité et disponibilité. »

Projet pilote et avancée technologique

Depuis quelques années maintenant, le service infirmier de Aide & Soins à Domicile a mis sur pied un nouveau service soutenu par l'INAMI. Ce projet est une réelle innovation sociale dans le domaine des soins de santé ! « Le suivi du patient est personnalisé, les visites sont très régulières et l'équipe de soutien (composée d'infirmier(e)s, d'une ergothérapeute et d'une psychologue) reste en contact avec le médecin traitant pour établir un plan de soin adapté » explique Louis-Marie PIRET. L'équipe agit de manière préventive, afin d'aider et soutenir le patient ainsi que son entourage familial et médical pour privilégier le maintien à domicile le plus longtemps possible.

De plus, cette équipe complète le BelRAI (e-Health), mettant à disposition du médecin, avec sa collaboration, un dossier complet de l'évaluation de la situation du patient.

Cette prise en charge de la personne dans sa globalité amène aussi Aide & Soins à Domicile à travailler en réseau avec ses partenaires. Vitatel (télévigilance), Qualias (matériel médical) et Solival (conseils en aménagement du domicile).

Le pilulier télévigilant est un exemple d'avancée technologique mis en place en étroite collaboration entre Aide & Soins à Domicile et Vitatel. Même si à ce stade, il ne s'adresse qu'à une catégorie bien définie de patients, l'évaluation du test s'est révélée plus que positive, une majorité des médecins ont pointé une nette amélioration de l'observance thérapeutique chez le patient.

Défi pour l'avenir

Les métiers de services à la personne sont devenus un maillon indispensable de la continuité des soins à domicile.

Aide & Soins à Domicile souhaite que les bénéficiaires reçoivent le meilleur service d'aide et de soins sur le plan technique mais aussi sur plan relationnel et humain. La volonté est de mettre les qualités de plusieurs personnes au service des bénéficiaires.

Pour assurer ce travail pluridisciplinaire, le rôle des responsables d'équipe et des coordinatrices est capital. Ce professionnalisme d'équipe fait la spécificité et la qualité de Aide & Soins à Domicile.

Dans un contexte marqué par une évolution constante des pratiques professionnelles et une obligation de proposer des aides et des soins de qualité, la formation continue est un élément indispensable pour s'adapter aux évolutions du secteur et améliorer les qualifications et les compétences des travailleurs. Faire évoluer les métiers d'aide et de soins à domicile, les valoriser, développer une prise en charge globale des personnes est un véritable défi.

Saint-Simon

Maladies et malades dans les mémoires de Saint-Simon (1694-1755)

René Krémer

En parcourant, les Mémoires de Saint-Simon, on est surpris de l'âge avancé qu'atteignent des courtisans de Versailles : octogénaires, nonagénaires ne sont pas rares, il y a même quelques centenaires. Le père de Saint-Simon est mort à 87 ans : « Il n'y avait plus d'huile dans la lampe. » Il avait eu un enfant de sa seconde épouse à l'âge de 68 ans : la chose était considérée comme un prodige.

Cette longévité ne concernait apparemment que la haute société, malgré la goinfrerie, le manque d'hygiène, le libre parcours accordé aux microbes et virus et une médecine inefficace. Par contre, la durée de vie moyenne de la population, était très basse, en raison de la mortalité infantile énorme, des ravages de la variole, des guerres, des famines.

Il est possible d'extraire des mémoires de Saint-Simon un bulletin de santé de la cour de Versailles.

LA VARIOLE, DITE PETITE VÉROLE

Elle était épidémique et souvent mortelle, particulièrement à Versailles, favorisée sans doute par la promiscuité et le manque d'hygiène. D'après Saint-Simon, qui ne prend guère de précautions oratoires, Versailles était « un cloaque entouré de marais » et Paris était « l'égout des voluptés de l'Europe ». Sa sœur et sa mère sont mortes de la variole : ses deux fils l'ont eue, mais ont survécus. Saint-Simon laisse entendre que c'est parce qu'il n'a pas appelé le médecin, mais qu'il les a confiés au « frère du soleil, un apothicaire, qui avait une attention infinie pour ses malades ».

Alors qu'il était ambassadeur en Espagne, Saint-Simon est lui-même atteint : il est pris en main par le premier médecin du Roi d'Espagne, est saigné et purgé au début et à la fin d'une maladie hautement

fébrile. On lui inflige six semaines d'isolement à Madrid avec des valets et des cuisiniers rien que pour lui, « eux-mêmes hors de la table et de la cuisine ».

Monseigneur, fils de Louis XIV, héritier du trône aurait eu, une variole « légère et volante » dans l'enfance. C'est pourquoi le célèbre docteur Fagon, néglige les premiers symptômes lorsqu'ils surviennent à 50 ans. Louis XIV, «frappé par l'enflure du visage et de la tête» abrège sa visite, laisse échapper quelques larmes en sortant de la chambre et décrète que seules les personnes qui ont déjà eu la variole peuvent aller le voir. «Monseigneur ne reconnaît pas la princesse de Conti.» Le docteur Boudin s'exclame «C'est le pourpre», et conseille à Fagon d'appeler en consultation des médecins de Paris, les médecins de la Cour ne voyant guère de maladies « de venin ». Fagon se met en colère et refuse, disant « qu'il ferait aussi bien que tout le secours qu'on pourrait faire venir et que l'état du malade devait être tenu secret ».(1) Il « entasse remède sur remède ». À l'époque, on saignait, bien entendu, et on allait jusqu'à administrer des reliques en poudre et en lavement. Le malade perd connaissance et meurt en quelques heures.

Il ne fut guère regretté. Madame de Maintenon « tachait de pleurer ». Le Roi maltraita un peu le médecin parce que Monseigneur n'avait pas été confessé. Saint-Simon ose écrire : « L'état gagnait tout en une telle perte ! »

La notion de contagion était évidente. À la cour, les gens ne s'embrassaient plus. La Maintenon était à la fois satisfaite et inquiète. « Nous sommes tous pestiférés » s'exclama-t-elle, selon Saint-Simon. On aère Versailles, pour dissiper « l'air de la petite vérole » ; on demande aux gens qui ont côtoyé Monseigneur de changer de vêtements.

En outre, la maladie « accablant » Versailles, le château sera fermé et le Roi n'y retournera qu'après trois mois : sage décision.

Parmi les morts les plus célèbres, il faut citer : le Grand Dauphin et la dauphine (1711), l'empereur, plusieurs enfants du Duc de Lorraine, et, enfin Louis XV (1774).

La Reine d'Espagne avait « le visage couturé ». Un courtisan en resta borgne.

LA SYPHILIS

Saint-Simon en parle à mots couverts.

Madame d'Uzès, fille du prince de Monaco en mourut sans doute, ainsi que tous ses enfants. Son mari ne voyait « personne que des gueuses ».

La douairière Delboeuf meurt des « maux gagnés de son mari », mort depuis longtemps.

Crozat, un commerçant, a le visage déformé (dents tombées, perte de la moitié du nez et des cheveux). Il passe dans les mains de plusieurs chirurgiens. « Nous espérons que nous pourrions l'embrasser à son retour. Hélas les choses avaient empiré. »

Louis Joseph de Vendome, le grand Vendome, redoutable guerrier et homosexuel notoire, était passé

« par la même étamine de source honteuse : perte d'une partie du nez, des os des doigts et des pieds, chairs infirmes et inconsistantes se rabattant l'une sur l'autre » et autres suites fâcheuses. Un médecin de Bruxelles l'améliore un peu et lui permet notamment de monter à cheval.

À propos d'un certain Sézanne : « Sa maladie lui donna une langueur de plusieurs années, avant une mort précoce : la médecine n'y connut rien. » Il était persuadé, et son entourage aussi, que « sa galanterie en Italie avec des maîtresses que le duc de Mantoue entretenait publiquement et à grand marché, lui avait fait donner un poison lent ».

Italiens et français se reprochaient l'un à l'autre d'être à l'origine de la grosse vérole : le mal français pour les uns, le mal napolitain pour les autres

APOPLEXIE

Tout accident cérébral, mortel ou pas, était qualifié d'apoplexie. La confusion était évidente avec l'épilepsie, comme chez François Harlay de Champvallon, archevêque de Paris.

Le maréchal d'Harcourt fait plusieurs accidents vasculaires cérébraux : « Il ne pouvait plus articuler une syllabe. Il marquait les lettres avec une baguette dans un grand alphabet, placé devant lui, qu'un secrétaire toujours au guet écrivait à mesure et réduisait en mots. »

OBÉSITÉ ET GOINFRIERIE

Saint-Simon semble avoir un plaisir particulier à en décrire les effets.

Monseigneur, grand mangeur, « s'était crevé de poison au souper du roi. » Il perd connaissance : on réussit à le saigner « à l'air » (2). Un émétique puissant entraîne une évacuation prodigieuse « haut et bas ». Un certain Lafare, capitaine des gardes, « démesuré en grosseur, dormait partout les dernières années de sa vie. Ce qui surprenait, c'est qu'il se réveillait net et continuait le propos où il le trouvait, comme s'il n'eût pas dormi. Il se creva de morue et en mourut d'indigestion. »

Il s'agit, je pense, du premier syndrome Pickwickien, décrit bien avant Dickens.

Par contre, la sobriété était payante. Un bon médecin nommé Duchesne est mort à 91 ans, sans avoir été marié, ni avoir amassé grand bien. Sa santé était parfaite et sa tête resta entière jusqu'au bout. Il soupaît tous les soirs avec une salade et ne buvait que du champagne saignée. Un moyen de faire circuler sous la peau un surplus LLLL

L'IVROGNERIE

Saint-Simon est tout aussi explicite lorsqu'il décrit les alcooliques.

Le régent avait des gueules de bois célèbres. On le trouvait le matin sur sa chaise, l'estomac fort « indigesté » et la tête étourdie du sommeil et du souper de la veille. Il passait des soirées avec ses « roués ». (3) « Le matin, la tête offusquée des fumées du vin et de la digestion des viandes du souper, il n'était pas en état de comprendre : les serviteurs d'état m'ont dit que c'était un temps où il ne tenait qu'à eux de lui faire faire tout ce qu'il auraient voulu. »

Madame de Berry, lors des repas, s'enivrait fréquemment à perdre connaissance et à rendre partout ce qu'elle avait pris et si, « rarement, elle était en point, c'était marché donné. Elle était amoureuse de l'écuyer particulier de son mari. Ses lorgneries de Marly étaient aperçues de tout ce qui y était et nulle présence ne les contenait. »

Madame de Vandôme était « blasée de liqueurs fortes, dont elle avait son cabinet rempli ».

La princesse d'Harcourt était sale et goinfre : elle avait la gourmandise et la promptitude à s'en soulager et mettait au désespoir ceux chez qui elle allait dîner, parce qu'elle « ne se faisait faute de ses commodités au sortir de table, qu'assez souvent, elle n'avait pas le loisir de gagner et salissait le chemin d'une effroyable trainée ».

Au cours d'un repas, le Duc de Bourgogne « se divertit à pousser Santeuil de vin de champagne » et par plaisanterie verse sa tabatière pleine de tabac dans le verre du poète, pour voir ce qui arriverait. Il mourut après deux jours de « douleurs de damné ».

LA GOUTTE

La goutte était un diagnostic qui englobait la plupart des affections rhumatismales. On était « perclus ou perdu » de goutte. On parlait de la goutte universelle qui attaquait « jusqu'au nez, aux yeux et à la langue » et pouvait être responsable de la perte de l'usage des quatre membres.

Chez certains, « les doigts des mains étaient entortillés les uns sur les autres » : il s'agissait probablement des doigts dits « en coup de vent » de la polyarthrite rhumatoïde.

Au siège de Namur, le Roi avait une crise de goutte et « pourvoyait à tout de son lit », c'est-à-dire dirigeait les opérations militaires.

On savait que la goutte était due aux excès de nourriture et d'alcool. Certains goutteux très scrupuleux suivaient des régimes et « se tuaient avec du quinquina, sans manger ».

LE CANCER

Il était probablement fréquent, mais le diagnostic en était rarement posé.

Le cancer du sein était connu. Une certaine Madame Bouchu se fit « abattre » le sein avec succès.

Un autre courtisan meurt « enragé de malefaim, empêché d'avaler par une paralysie sur le gosier ».

Monsieur, frère du Roi, meurt après une période de maux de tête et des épisodes d'aphasie.

En pratiquant « l'ouverture de Monsieur, le médecin découvre une espèce d'excroissance ou de corps étranger, qui parvenu à une certaine grosseur l'avait fait mourir ».

Chez un autre, le crâne est découvert carié, probablement par des métastases avec ostéolyse, comme il en a été trouvé sur des crânes préhistoriques.

PROBLÈMES DIGESTIFS

Ils sont fréquents, parfois attribués à des remèdes donnés par un « empirique », c'est-à-dire par un charlatan : comme si la plupart des remèdes de l'époque n'étaient pas empiriques. Les appellations cachaient l'ignorance : on parlait de dévoiement, de flux de ventre, de feu des entrailles et l'on administrait au petit bonheur du quinquina en cas de fièvre, de la rhubarbe, des émétiques, des lavements et bien entendu des saignées, le remède universel qui a eu la vie dure jusqu'à la fin du 19e siècle.

L'ulcère gastrique était connu, découvert à l'autopsie : on y trouvait « l'estomac percé ».

Une duchesse « passe pour ne pas retenir ses vents ». On en fait force plaisanterie dans les couloirs de Versailles.

Le Maréchal de Villeroy, responsable du bombardement de Bruxelles en 1695, sportif et grand chasseur, avait une « double descente » (hernie) qu'il s'efforçait de cacher. Pris d'une douleur très vive à la chasse, il est transporté à Paris à bras, puis en brancard, puis en bateau sur la Seine et est opéré avec succès par le docteur Maréchal.

MALADIES PULMONAIRES

Saint-Simon décrit la « péripulmonie » de Monsieur de Luxembourg, courtisan et débauché.

Bien que Fagon ait mauvaise opinion, le patient s'en tire. La personne qui le soigne gagne le même mal.

La péripneumonie contagieuse est une maladie bovine. C'est probablement par erreur ou par dérision que Saint-Simon emploie ce terme pour qualifier une pneumopathie quelconque.

Saint-Simon détestait le Maréchal de Luxembourg, auquel il reprochait d'avoir falsifié son arbre généalogique.

LES FIÈVRES

Saint-Simon avait des épisodes de fièvre tierce d'une durée de quelques jours que le quinquina ne faisait que suspendre et pour lesquelles il prenait les eaux ferrugineuses de Forges les Bains. Des fièvres étaient probablement liées à la malaria (mal aria ou paludis), mais une forme de grippe devait exister.

Madame eut une fièvre double tierce qu'elle traita « à la méthode allemande sans remèdes et sans médecin ».

PROBLÈMES GYNÉCOLOGIQUES

Madame de Pontchartrain a des pertes de sang et va à Forges. Fagon tente un « essai jusqu'alors sans exemple » : se baigner dans l'eau la plus vitriolée. Le terme est impropre : il s'agissait en fait de celle que Richelieu appelait l'eau cardinale, probablement la plus riche en fer. Madame s'en trouva bien parait-il.

La duchesse de Melun meurt dans sa première jeunesse, dans son sang, en couches, « pour n'avoir point voulu être saignée pendant sa grossesse, qui était la première ».

On ne parlait pas de fausses-couches : on disait que la dame était « blessée ».

LA FOLIE

Un fou tente de violer une femme de 82 ans : on dit qu'il a « perdu la tramontane ».

Un émule de Don quichotte brandit son épée, tente « d'estocader » et de ferrailer les comédiens au cours d'un spectacle à Versailles, puis plus tard, des chaises et un paravent.

Le prince de Conti, un homme d'une galanterie raffinée, perdit l'esprit à la fin de sa vie. Il se prenait parfois pour un chien et faisait semblant d'aboyer, même devant le Roi, puis se mit à peser très soigneusement tout ce qui sortait de son corps. Plus tard, il se croyait mort et refusait toute nourriture jusqu'au jour où l'on mit à ses côtés des figurants qui se disaient morts et mangeaient de bon appétit.

On envoyait ces gens à Charenton.

LE STRESS

Chamillard était accablé par le double travail de la guerre et des finances, et n'avait le temps ni de manger, ni de dormir. « Des armées détruites par des batailles perdues, des frontières immensément rapprochées tout à coup par des généraux malheureux, épuisaient toutes les ressources d'hommes et d'argent. » Il lui prit des vapeurs, des éblouissements, des tournements de tête. Il ne digérait plus. Il maigrit à vue d'œil. Il écrivit au roi une lettre pathétique pour être déchargé. Réponse du roi : « Eh bien ! Nous périrons ensemble. »

DÉPRESSION

Elle se caractérisait par une vie languissante, de fréquentes petites fièvres, un abattement universel, un besoin de lit et de sommeil.

Les médecins de l'époque estimaient que cet état échappait aux ressources de leur art.

Il s'agissait parfois d'une mélancolie profonde, de scrupules ou d'idées fixes. Certains ne pouvaient se passer un moment de leur confesseur, même la nuit.

TUBERCULOSE

Beaucoup d'enfants mouraient des écrouelles.

La Reine d'Espagne avait des glandes au cou et des poussées de fièvre. Elle portait une coiffure embéguinée qui lui cachait la gorge et une partie du visage.

La consommation (tuberculose d'évolution rapide) emportait des femmes jeunes.

CONTREFAITS

Un certain Mézières avait une « figure effroyable : bossu devant et derrière à l'excès, la tête dans la poitrine au dessous de ses épaules, faisant peine à voir respirer, avec cela squelettique et un visage jaune qui ressemblait à une grenouille, comme deux gouttes d'eau ».

Il avait une bonne opinion de lui jusqu'à se regarder au miroir avec complaisance et à se croire fait pour la galanterie.

MORTS VIOLENTES

Les chutes de cheval étaient fréquentes, parfois mortelles, surtout à la chasse, comme celle du duc de Berry en 1714.

Une calèche, emportée par les chevaux se renverse. Un abbé est éjecté : les roues lui passent sur le corps. « En proie aux chirurgiens », il ne survivra que deux mois.

Un ivrogne se casse la tête dans un escalier de Versailles.

EMPOISONNEMENT

Depuis l'affaire de la Brinvilliers, le poison a été souvent suspecté, prouvé rarement, quasi jamais puni.

On disait que c'était le chevalier de Lorraine, un des mignons de Monsieur, qui avait commandité la mort d'Henriette d'Angleterre en 1870.

Après la mort de la dauphine, quelques jours après avoir chiqué, la rumeur publique d'un empoisonnement a circulé d'autant plus que la tabatière n'a jamais été retrouvée.⁽⁴⁾ On accusait le duc d'Orléans, mais Saint-Simon penchait pour le duc du Maine.

Les suicides au couteau, par pendaison ou par ingestion d'opium n'étaient pas rares.

Les duels, par contre se terminait le plus souvent par des estafilades et un bref séjour des auteurs à la Bastille, où ils avaient curieusement le droit de conserver leur épée.

LA PASSION DU JEU

Elle était fréquente chez les dames, oisives.

Un jeune homme de bonne famille, « coulé à fond » par le jeu, est retrouvé caché et « servant pour sa paye » dans les troupes de Bavière.

L'HYDROPIE

C'était à l'époque un diagnostic, alors que de nos

jours ce n'est qu'un symptôme.

La comtesse d'Auvergne serait morte d'une maladie rare « une hydropisie de vent », peut-être une occlusion intestinale ?

QUELQUES ANECDOTES

Melle de Montpensier meurt à 63 ans d'une « rétention d'urines ».

L'urne qui contenait ses entrailles, mal embaumées, se trouvait sur une crédence, tomba et se fracassa avec un bruit épouvantable et une puanteur subite. Les dames étaient « pâmées d'effroi ou en fuite ».

Le Père de la Chaise (1624-1709), jésuite, a donné son nom au célèbre cimetière, parce que le terrain lui appartenait. À la fin de sa vie, à 84 ans, il tombe en décrépitude : jambes ouvertes, mémoire éteinte, jugement affaibli, connaissances brouillées. Ce sont là des inconvénients étranges pour le confesseur de Louis XIV.

Un jeune homme « se fit malade de la poitrine, faisant semblant d'avoir perdu sa voix à la fois pour éviter la campagne militaire et pour continuer ses assiduités auprès de sa belle et pouvoir lui parler à voix basse sans que cela surprennent les courtisans ».

Saint-Simon se fait saigner parce qu'il ne se sent pas bien. Deux jours plus tard, le bras est enflé, « plus gros que la cuisse », avec de la fièvre et des douleurs. Après des « applications », le médecin lui ouvre le bras d'un bout à l'autre. Il était temps, « l'abcès gagnait le coffre ». Maréchal et Fagon en chœur : « le muscle a été piqué ! » En fait, c'était sans doute l'artère. Les saignées pouvaient entraîner d'autres complications, par exemple une infection ou une rupture de tendon.

Quand on ne comprenait pas, on parlait de « maladies singulières », par exemple lors de la mort d'un jeune homme « perdant le sang par les pores ».

La princesse de Furstemberg est prise d'un malaise brusque : « Ses artères battent, la tête lui fend, elle sue à tout percer. » En fait, il y avait un moine⁽⁵⁾ dans son lit !

L'abbé d'Entraque était pâle à force de saignées, qu'il appelait sa friandise.

Il dormait les bras attachés en haut pour avoir de belles mains, portait des coiffes de nuit de femmes, des cornettes à dentelles, force fontanges⁽⁶⁾, une échelle à rubans à son corset, un manteau de lit volant et des mouches.

Les événements que Saint-Simon rapporte ont, tantôt, été vécus par lui-même, tantôt appris, sans doute par les commérages du palais. Pour les événements vécus, ils ne sont très probablement pas inventés, mais peut-être présentés d'une manière un peu plus

alléchante, rendus plus sexy comme l'on dirait de nos jours, et racontés et commentés de manière différente, selon qu'il s'agissait d'amis ou de bêtes noires de Saint-Simon.

Par contre, les histoires qui circulaient de bouche à oreille chez les courtisans désœuvrés sont peut-être moins fiables.

Il dit qu'il écrit « pour l'histoire et pour que tout le monde connaisse la vérité quand du temps aura passé ». Il n'écrit donc pas pour ses contemporains, mais pour les générations futures : « La vérité de l'histoire doit être rendue publique après la mort des personnes. » Dès lors, pourquoi travestir ou mentir. La réalité dépassait d'ailleurs la fiction.

Saint-Simon avait eu l'envie d'aller aux Pays-Bas ou à Bruxelles pour écrire des mémoires qui se liraient sous le manteau à Paris et seraient payées bien cher : mais il y renonça.

Bas de pages

- (1) Cet incident traduit la rivalité entre la faculté de médecine de Paris et les médecins de la maison du Roi.
- (2) La saignée à l'air. La succion était un prolongement de la saignée. Un pot de verre chauffé était placé sur la peau : en se refroidissant, un vide était créé et le sang était aspiré par un effet ventouse.
- (4) À Versailles, les dames se cachaient pour chiquer : on retrouvait des crachats partout.
- (3) Les « roués » du régent étaient ses compagnons de débauche. Leur surnom évoquait le supplice de la roue qu'ils auraient mérité.
- (5) Moine : appareillage destiné à chauffer le lit, ancêtre de la bouillotte.
- (6) Fontange : coiffure féminine du nom de Melle de Fontange, maîtresse de Louis XIV.

Ils étaient médecins

Ernst Jünger (1895-1998)

Avait-il un secret ?⁽¹⁾

René Krémer



« De nos jours, la technologie a remplacé la morale par l'hygiène et la vérité par la propagande. » (Ernst Jünger, Les falaises de marbre, 1939)

Chaque fois que l'on fête un centenaire, la question bateau qu'on lui pose est toujours la même : « Quel est votre secret ? »

Les recherches actuelles semblent montrer que les principaux facteurs de longévité sont : le sexe féminin, une composante héréditaire, une alimentation saine et variée, des facteurs environnementaux favorables, l'accès à une médecine curative et préventive de bonne qualité, une vie calme (2)

La lecture des Journaux de guerre d'Ernst Jünger est passionnante. Comme ce grand écrivain est décédé à 103 ans, j'ai voulu savoir si les facteurs de longévité, communément admis, étaient présents dans son cas. Simple curiosité, bien entendu, sans prétention scientifique.

LA VIE D'ERNST JÜNGER

Le jeune Ernst a fait des études médiocres, changeant fréquemment d'école. Pourtant, il passait des nuits à lire et s'intéressa très tôt à la flore et à la vie des insectes. Ces passions de jeunesse ne le quitteront jamais au cours d'une vie tumultueuse.

En 1911, séduit par les pérégrinations de Stanley en Afrique centrale, il fugue et s'engage à la légion étrangère à Verdun, en mentant sur son âge. Il déserte ensuite pour réaliser son rêve en Afrique centrale, mais il est repris et emprisonné à Sidi bel Abbas. Son père obtient sa libération de la prison et de la légion en prouvant qu'il était mineur.

Engagé volontaire en 1914, fougueux et téméraire, il avoue qu'il aime la guerre, et se retrouve toujours en première ligne dans les assauts meurtriers et les patrouilles périlleuses. Il obtient la Croix du mérite, la plus haute distinction militaire allemande.

Il ose écrire : « Le désir de tuer m'ôtait le sentiment de la pesanteur. »

Impitoyable au combat, il était pourtant accueillant

et empathique vis-à-vis des prisonniers ennemis et des populations civiles. Dans la France occupée, il disait notamment à ses soldats : « Entrez dans les maisons comme si elles vous appartenaient et dites-vous qu'un jour, vous pourriez vous trouver dans la même situation que ces malheureux. »

Dès la fin de la guerre, il s'engage dans l'Abwehr.(3) Il appartient à la droite radicale nationaliste, mais se montre très méfiant puis hostile envers Hitler, auquel il donne le surnom de Kniëbolo, personnage satanique.

Il publie notamment un roman à clé intitulé « Sur les falaises de marbre », critique à peine voilée du nazisme. Il y écrit notamment : « Les habitants étaient enlevés à la faveur de la nuit et du brouillard Nul n'en revenait. » (4)

En 1940, après s'être ennuyé sur la ligne Siegfried, au cours de la « drôle de guerre », il est déçu de devoir se contenter de suivre, pratiquement sans combattre, la percée des blindés jusqu'à Paris

Au cours de deux longs séjours à Paris à l'état-major de la Wehrmacht, il noue des contacts littéraires avec de nombreux intellectuels Jean Cocteau et son Jeannot (5), Sacha Guitry, Marcel Jouhandeau, André Gide, Henri De Man, Marie Laurencin, Paul Morand, Marcel Arland, Jean Giraudoux et bien d'autres. Il rencontre également des collabos purs et durs comme Abel Bonnard et Marcel Déat, mais ne les apprécie guère. Il fréquente des amies très proches comme : Florence Gould, une américaine qui tient un salon littéraire, Sophie Ravoux, une doctoresse, et Um-el-Barine (1905-1992), écrivaine d'origine azéri, qui publiera un livre consacré à Jünger.(6)

En 1941, il est envoyé au front russe en mission spéciale et participe à la retraite du Caucase, rendue nécessaire après le désastre de Stalingrad, alors que l'Elbrouz était en vue et que la Wehrmacht approchait des gisements pétroliers de Bakou.

En octobre 1943, de retour à Paris, il est horrifié en apprenant l'existence des chambres à gaz. Il a pitié des

Juifs et se dit scandalisé à la vue des Parisiens portant la croix jaune.

Après l'attentat manqué contre Hitler, il est démobilisé et assiste sous les bombardements de Hanovre à l'agonie du troisième Reich.

En Allemagne, après 1945, il devient une figure controversée, car il refuse la dénazification. (7) Il est interdit de publication pendant 4 ans, mais est soutenu par Berthold Brecht. La polémique concerne essentiellement sa participation à de nombreuses revues nationalistes entre les années vingt et trente.

Les carnets, publiés tout au long de sa vie sont un mélange de faits réels décrits au jour le jour, émaillés d'observations très précises sur la vie des insectes (8) et de réflexions philosophiques, témoignant d'une grande érudition.

De 1950 jusqu'à sa mort, le 17 février 1998, il vit à Wilflingen, petite bourgade souabe, et voyage à travers le monde avec Liselotte sa seconde épouse.

En 1979, la ville de Verdun lui décerne la médaille de la paix. En 1982, l'attribution du prix Goethe déclenche des protestations en Allemagne, de la part des libéraux qui n'acceptent pas son passé militariste.

En 1984, il assiste à la réconciliation franco-allemande aux côtés d'Helmut Kohl et de François Mitterrand. Plus étonnant encore, il est invité en 1991 à la cérémonie anniversaire de la création du second régiment étranger à Nîmes et en 1995 est convié à déjeuner par François Mitterrand au palais de l'Élysée.



En 1984, Ernst Jünger participe au 70e anniversaire de l'armistice, en compagnie du président François Mitterrand et du chancelier Helmut Kohl.

Il l'avoue lui-même : « Indifférent et invulnérable aux critiques, j'ai déçu successivement tous mes admirateurs : les gens de Weimar, ceux de Bonn, les militaires, les communistes, les patriotes. »

LES FACTEURS DE LONGEVITE ?

L'hérédité

Il est clair que dans la famille de Jünger, on ne vit pas très vieux. Son grand-père est mort à 64 ans et son père à 71 ans.

Parmi ses frères, outre deux enfants morts en bas-âge, la durée de vie des survivants se répartit comme suit : Friedrich Georg, mort à 79 ans (1898-1977) ; Hans Otto (1905-1976) à 71 ans ; Wolfgang à 66 ans (1908-1975).

La guerre 1914-1918

Peu d'hommes ont eu une vie aussi dangereuse que le lieutenant Jünger pendant la Grande Guerre. Il énumère le catalogue de ses vingt blessures un peu à la manière de Sganarelle chantant les bonnes fortunes de son maître Dom Juan. Dans cette liste : une balle dans la jambe entre tibia et péroné, traitée à l'hôpital de Saint-Quentin, une balle dans le mollet droit, suivie d'un séjour à l'hôpital de Valenciennes, un doigt emporté par une grenade, à Reniéville, et, à Cambrai, une balle traversant le casque et une autre le poumon, entraînant une hémorragie abondante : après s'être trainé sur le champ de bataille, Jünger est transporté à Berlin par train-hôpital et soigné ensuite au couvent des carmélites à Hanovre.

Il a donc miraculeusement échappé aux projectiles qui ont frappé à mort ses camarades de combat, mais peut-être aussi aux « ruades de Vénus » lors de rencontres à risque, à l'arrière du front.

Outre le stress quasi-permanent, les conditions de vie, notamment l'humidité dans les tranchées, favorisaient les douleurs rhumatismales. Il se réveillait parfois dans une flaque d'eau. « Des boules de feu allaient et venaient dans mes muscles. »

Les maladies

Durant toute son existence, Ernst Jünger a fait des épisodes fébriles, étiquetés « grippe ou refroidissement », habituellement traités, par la quinine, dont certains ont entraîné une hospitalisation, comme à Suresnes après une syncope. Ne s'agissait-il pas de réveils d'une malaria contractée en Algérie ?

Plusieurs épisodes dépressifs avec amaigrissement et insomnies sont attribués à l'angoisse. Il était partagé entre l'amour de la patrie et l'horreur du régime hitlérien, redoutant la fin de la guerre et les bombardements en Allemagne où vivait son épouse. Il s'exprime au sujet de ces états dépressifs : « Une telle blessure vient du dedans, les choses qui nous meurtrissent ainsi, c'est comme si elles se précipitaient vers nous »

du profond de notre image dans le miroir. »

Il faut également mentionner des accidents de santé plus anecdotiques :

- un « catarrhe gastrique » pour lequel il est hospitalisé à Berlin en 1942 ;
- de fréquentes migraines, notamment lors du désastre de Stalingrad ;
- une pique par une raie vénéneuse sur laquelle il a marché pieds nus en 1957 et qui l'a tenu au lit pendant un mois ;
- une borrélie (9) par pique de tique, « avec complication cardiaque et paralysie faciale transitoire » au cours d'une « chasse subtile » en 1993 ;
- une « alerte cardiaque » en 1995 ;
- des brûlures d'estomac dues, paraît-il à un « épaissement » de la paroi gastrique (1997).

Le tabac

Ernst Jünger a fumé toute sa vie indifféremment la pipe, le cigare ou la cigarette. « Le cigare » dit-il « redonne vitalité et assurance avant une offensive. »

Il semble qu'il ait parfois tenté d'arrêter de fumer, puisqu'après la guerre à Leipzig où il se perfectionne en entomologie, il avoue : « J'ai recommencé à fumer et à boire. »

L'alcool

Ses écrits témoignent d'une consommation soutenue parfois abusive. Les témoignages de sa main sont nombreux :

Dès 1911, au club d'aviron qu'il fréquentait : « Nous buvions régulièrement et méthodiquement... On faisait circuler un hanap en forme de botte.

En 1914 : « Avant une attaque, on dépensait ses derniers sous en vin. » « Vin rouge et cognac étaient distribués en quantités égales avant une patrouille. »

« Lors d'une épidémie de grippe, les rations de schnaps étaient augmentées pour son action anti-infectieuse. »

En 1940, sur la ligne Siegfried, il buvait du vin en solitaire pour passer le temps.

Au cours de la rapide traversée de la Belgique et de la France, il vidait les caves des maisons abandonnées sans se poser de question et organisait des « séances de dégustation ».

Il raconte une beuverie avec un copain au cours de laquelle ils vident à deux une bouteille de Champagne et trois bouteilles de Bourgogne. Il choisissait les grands crus et les champagnes millésimés.

On peut se demander si les rêves qu'il évoque sans cesse dans son journal et s'efforce d'interpréter, n'étaient pas favorisés par l'imprégnation éthylique.

Les drogues

Ernst Jünger a essayé de nombreuses drogues, « pour rechercher » dit-il « si elles étaient un support à la production artistique ».

« Si j'ai sillonné toutes les mers de l'ivresse, si je me suis arrêté sur toutes ses îles, si j'ai séjourné dans tous ses golfes, ses archipels et ses villes magiques, alors j'ai réussi le grand périple, le tour du monde en mille nuits. J'ai bouclé le cercle autour de l'équateur dans le cosmos spirituel où d'innombrables aventuriers se sont déjà perdus sans laisser de traces. »

Le livre intitulé « Approche, drogue et ivresse » dans lequel il rapporte ces expériences est touffu, d'un abord difficile, très érudit, parfois hermétique, comme si certains passages avaient été écrits sous l'emprise d'une drogue, au cours d'un rêve éveillé.

Selon lui, il faut entendre le mot ivresse dans le sens de : « Modification de la perception des sens et du rapport au temps. »

Pour son amie Barine, Jünger était un « psychonaute à expériences multiples ».

Ces expériences, dont il note soigneusement les résultats (hallucinations, état d'esprit, effets secondaires, tendances à l'accoutumance) se passent soit avec des amis biologistes soit, seul, le week-end, enfermé dans sa chambre.

Il prenait des risques, car il ne connaissait pas bien les doses et poursuivait parfois l'expérience, le sevrage s'avérant difficile et les effets de la drogue particulièrement alléchants.

Il expérimente pour la première fois le haschisch à l'hôpital de Valenciennes, pour ne plus entendre les roulements de tambours destinés à couvrir le bruit du transport des morts au cimetière. Il découvre un bol contenant un extrait de cannabis en pâte et en prélève une dose manifestement trop importante avec le manche de sa brosse à dents. Il est pris d'un violent malaise et se lance dans une course folle à travers les salles de l'hôpital.

L'éther est essayé alors qu'il est en convalescence d'une blessure. Porté par « les ailes de l'éther, son esprit est plus clair, la parole est plus facile, puis c'est un engourdissement et une période joyeuse. » Il avoue un emploi sporadique par la suite.

Le chloroforme, inhalé après avoir verrouillé sa porte, provoque une perte brutale de connaissance et des vomissements au réveil. On imagine le danger de syncope blanche et de fausse déglutition.

C'est à nouveau enfermé dans sa chambre qu'il expérimente la cocaïne. Il « renifle à gauche et à droite à plusieurs reprises. Il est séduit : « Le pouvoir d'évocation est augmenté, les pupilles dilatées, le nez froid, la respiration profonde. » Mais il arrive assez rapidement à l'effet toxique : nuit blanche et fatigue extrême le lendemain.

L'opium « l'aide à passer un hiver morose » : s'il éprouve une sensation de béatitude et perd la notion du temps.

Jünger a également expérimenté un grand nombre d'hallucinogènes, notamment le LSD et la Mescaline, et a planté dans son jardin de Wilfingen de l'olioluci (10), proche parent du LSD. Ces drogues « me permettaient d'être gai sans raison et de sortir de moi. » Il les consommait avec des amis, notamment un jour avec Wilhelm Furtwängler. Dans ses mémoires, il décrit en détail un « trip » au LSD soigneusement minuté.

À ces facteurs de risque, il faut ajouter que Jünger a été exposé aux gaz de combat, et à un environnement particulièrement malsain dans les tranchées et sous les bombardements.

UN SECRET DE LONGÉVITÉ ?

On voit mal quel pourrait être ce secret, bien caché. Jünger a cumulé quasi tous les facteurs de risque d'une vie brève et pourtant il a vécu jusque 103 ans en pleine possession de ses facultés intellectuelles. À 76 ans, « il n'avait pas de graisse envahissante, sa silhouette était intacte. Il pouvait descendre les escaliers comme un cheval au galop. Aurait-il signé un pacte avec le diable ? » se demande Barine.

Un élément favorable pourrait être sa passion pour les insectes et les fleurs, qui lui procurait des moments de calme et de sérénité, tant dans les tranchées que sous les bombardements.

Il faut croire tout simplement que le cas est exceptionnel et que, même si les risques s'additionnent, on peut passer entre les gouttes sans qu'il s'agisse de miracle ou de pacte diabolique. Le risque zéro n'existe pas, le risque 100% non plus. Jünger s'est trouvé tout simplement à l'extrémité d'une courbe de Gauss (11), mettant en rapport la durée de vie et les multiples facteurs de risque de mort précoce.

Cher lecteur, que le cas d'Ernst Jünger ne vous serve pas de prétexte pour négliger les facteurs favorisant une vie longue et de bonne qualité.

Notes

- (1) 1^{re} publication : La Revue Générale, Vol. 3, 2009.
- (2) Roger Bourbeau, Mortalité aux grands âges et longévité, Cahiers québécois de démographie, Volume 33, page 1.
- (3) Abwehr : Service de renseignements de l'Etat Major allemand (1925-1944).
- (4) Nacht und Nebel : allusion à l'application du décret signé par le maréchal Keitel sur la déportation des opposants au Reich.
- (5) C'est à Jean Marais que Cocteau donnait ce diminutif révélateur. Il l'appelait aussi mon bébé ou mon ange !
- (6) Barine, Portrait d'Ernst Jünger, La table Ronde, 1971.
- (7) La dénazification est un processus, dirigé par les Alliés au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, destiné à éradiquer le nazisme et le militantisme dans les institutions et la vie publique allemandes. (Wikipedia)
- (8) Jünger a publié un livre d'entomologie intitulé « La chasse subtile. » Depuis lors, quelques scarabées et papillons portent son nom.
- (9) La borréliose est une maladie infectieuse d'origine bactérienne, transmise à l'homme par les tiques ou les poux. Elle tire son nom du biologiste français Amédée Borrel. L'une des formes de cette infection est la maladie de Lyme, fréquente en Europe et aux USA.
- (10) Les graines de certaines espèces, appelées aussi morning glory, sont employées par les chamans pour des rites divinatoires sous les noms de oliolucui
- (11) Frédéric Gauss (1773-1855) célèbre mathématicien allemand est l'inventeur de la « courbe en cloche » qui porte son nom et qui établit la loi des probabilités. « Les phénomènes quantitatifs aléatoires continus soumis à de multiples causes (aucune d'entre elles n'étant prépondérante) agissant additivement et indépendamment l'une de l'autre ont des valeurs qui s'étaient autour de leur moyenne. »

Ouvrages consultés

- Ernst Jünger, Sur les falaises de marbre, 1939.
Hommage à Ernst Jünger, La table ronde, 1976.
Barine, Portrait d'Ernst Jünger, La table ronde 1971.
Ernst Jünger, Annäherungen : Drogen und Rausch, 1970 (Approches, drogues et ivresses).
Ernst Jünger, Journaux de guerre, 2 volumes Pléiade (2008).
Ernst Jünger, Chasse subtile, Christian Bourgois (1986).

Aide et Soins à Domicile

(page : 6)



Cher(e) confrère,
Cher(e) ami(e),

Merci aux membres qui ont déjà renouvelé leur cotisation 2017.

Si ce n'est pas le cas, ceci est le dernier Ama Contacts que vous recevrez. Nous vous invitons donc à renouveler votre cotisation. Nous vous rappelons que celle-ci vous permet de bénéficier de réductions au prochain congrès de l'ECU et vous permet également de profiter de nombreux avantages offerts par les alumni aux associations facultaires.

Versez dès aujourd'hui votre cotisation 2017 au compte BE19 2100 6676 1112 de l'AMA-UCL.

Promotions avant 1973	50 €
Promotions 1973 à 2013	70 €
Promotions 2014 à 2016	30 €

Nos meilleurs vœux à tous ! Bien cordialement.